

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Il souffrait (suite) / des Neiges

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 79-83

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## IL SOUFFRAIT

(suite)

Il souffrait, le jeune homme.

Près de la route, à deux pas hors de la ville, voyez-vous cette campagne, moitié verger, moitié jardin ? Une haie vive l'entoure d'un cercle de verdure et lui donne tout le charme d'une solitude. Plantez des arbres touffus au bord de la route ; derrière ces arbres, élevez une maison à l'architecture simple et légère : le jeune homme dira que vous avez travaillé pour lui.

C'est là, c'est ainsi qu'il veut préparer la demeure de sa future famille. Les pauvres en connaissent la porte ; l'étude y sert la justice et la charité, noble rôle ! Comme elle doit abriter le bonheur, que le bonheur est craintif — il a tant d'ennemis ! — pour trouver Dieu clément, elle se montre clémente.

Abriter le bonheur ! Vous savez comment il se présente à l'entour de vingt ans. C'est une affection, au cœur plus douce que sur le front de l'enfant le premier baiser de mère, ou sur le gazon moussu la carresse de l'eau, plus légère qu'au rosier « le fardeau de la rose » et qu'au germe enfoui la terre du printemps. Qui l'a vu naître ? qui l'a vu grandir ? Un jour elle se trahit par des joies, par des peines sans proportion avec leurs causes, mais elle affirme du même coup et sa présence et son pouvoir souverain. Déjà l'âme est aveuglée : déjà l'objet de son amour a dépouillé les défauts de la créature ; déjà pour être digne de cet objet, et parce que le bonheur commun le demande — peut-on croire qu'on ne sera pas heureux ? — déjà elle-même s'empresse d'acquérir mille

vertus : elle devient patiente, aimable, généreuse à prendre sur soi toutes les fatigues !

Une affection de ce genre fleurit en chaque vie, pensait le jeune homme, et il en désirait voir s'épanouir une dans la sienne. Elle accompagnerait ses années de juriste, sauvegarde pour son cœur et soutien de l'étude, charme des vacances, douceur des succès. Quand il aurait sa position faite, chaste et fière elle entrerait avec lui dans sa jeune maison. Et la maison devenue un sanctuaire de l'union chrétienne, il trouverait le repos au milieu des lutttes, la sympathie nécessaire à l'homme qui se dévoue, jamais ses intentions méconnues.

Affermi dans la passion du bien, à l'œuvre il serait plus ardent et tenace : une gloire plus grande en reviendrait à Dieu... Il s'efforçait de le Lui persuader. Vains efforts ! Il sentait que Dieu demandait autre chose et il souffrait.

Puis, croyant avoir mal plaidé la cause de son rêve, il ajoutait : « Seigneur, pourquoi me refuser une famille ? De tous mes fils, je ferai des hommes sincèrement religieux. Je surveillerai le premier éveil de leur intelligence pour le tourner vers vous ; dans leur cœur, je verserai l'amour des hommes et de l'Eglise, la haine du mal, le besoin d'agir : ces beaux sentiments grandiront avec eux, recevant d'une éducation virile les moyens d'exercer l'influence qu'ils méritent. Profondément convaincus du sérieux de la vie, ils demanderont aux fatigues et leur force et leur gloire. Nul vieux travailleur, les croisant sur sa route, ne leur lancera la honteuse apostrophe :

« Cédez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien ! »

A cet âge, ils auront déjà suivi leur père dans la voie dure aux pieds, douce au cœur, du dévouement social. Et, lorsqu'à soulager les souffrances humaines, j'aurai sacrifié mes dernières énergies et me coucherai pour le grand repos, je laisserai à chacune de mes œuvres l'appui d'un bras plus jeune et non moins expérimenté que le mien... Et si, parmi ces chers enfants, vous daignez en appeler à votre particulier service, je serai bien heureux de vous les offrir... Seigneur, pourquoi me refuser une famille ? »

— « Te refuser une famille? je n'y songe pas. Lève ton regard, vois ces foules : de leurs pas fatigués elles fuient la douleur et poursuivent avec le pain des corps la nourriture des âmes. Dans leur sein que de misères ! que d'hommes vicieux, de mères surchargées de travail, d'enfants abandonnés ! Voilà ta famille ; l'autre t'empêcherait de bien aimer celle-ci. »

Impuissant à réfuter cette dernière parole, le jeune homme éprouvait comme une envie de pleurer.

Il cherchait alors, autour de lui, une protection contre l'appel divin. Ses parents la sauraient-ils fournir ? Il le croyait et se serrait contre eux : il les suivait au travail, d'un bras plus nerveux allégeant leur besogne ; aux heures de repos, il ne les quittait pas. L'intimité du foyer paternel endormait les angoisses de son cœur torturé. Hélas !

Un soir, dans la vaste chambre à l'atmosphère tiède et paisible, père, mère et enfants passaient doucement la veillée. Sur le bord de la table ronde, le père avait déployé le journal et lisait à mi-voix, lentement ; près de lui, la mère cousait, de temps en temps relevant la tête pour mieux écouter ; parfois ils se souriaient l'un à l'autre, puis, par dessus leurs lunettes, jetaient

un regard sur celui des *gamins* qui, après avoir lancé un bon mot, se renversait sur sa chaise et riait plus fort que les autres... Le jeune homme admirait la majesté sereine de ces deux visages aimés. La paix, la bonté, le sentiment du devoir leur donnaient un air de suave empire. En les regardant, il songeait, ému, que tout fils abuse des travaux de son père ; qu'il n'avait pas évité cette faute, qu'il la voulait réparer.

Dans la petite maison, au bord de la route, il conduirait ses bien-aimés parents pour les y faire jouir d'un repos depuis longtemps mérité. Il entourerait leur vieillesse d'honneur et d'affection. Comme il n'y eut point de mesure dans leur dévouement, il n'en mettrait point dans sa reconnaissance. « Je prendrai vos conseils dans mes affaires, leur disait-il tout bas, et ne traiterai pas votre expérience de routine, scandale trop fréquent aujourd'hui. Tous les miens vous rendront la vie si douce que vous remercerez le Ciel, avec des larmes de joie, d'avoir chrétiennement élevé vos enfants.

« De la petite maison, nous ferons un asile de l'esprit de famille. Nous en réserverons une salle pour les réunions intimes, que vous présiderez ; salle ornée avec une simplicité religieuse et paysanne : vos portraits vénérés encadreront un grand crucifix, des tableaux, au goût naïf et vrai, représenteront des scènes de l'histoire ecclésiastique ou de la vie des champs. Là, nous ferons tous ensemble la prière du soir ; là, nous célébrerons les fêtes, les baptêmes, les premières communions ; là nous pleurerons les morts...

« La société charme à tout âge, au vôtre surtout. Ce plaisir, la parenté nous le donnera quelquefois : nous inviterons nos *amis naturels*, sans oublier

les plus pauvres, à passer, de temps à autre, une après-midi chez nous. Voyez : ils arrivent par groupes, qui se modifient en se rapprochant, les vieux cherchant les vieux, et les jeunes les jeunes. Tous déposent leurs soucis à la porte ; aidés, au besoin, par la capiteuse Arvine, ils donnent libre cours à leur franche gaité. Trop rapides alors s'envoleront les heures ! De ces réunions chacun sort plus heureux, car il sort plus aimé ; chacun sort plus puissant : il est moins seul dans la vie.

« Sous votre bénédiction et protégés par la sympathie de nos proches, les enfants grandiront... »

Dieu souriait, arrêtant net le jeune homme : « Mauvais avocat ! pourquoi ne considérer que le bon côté de ta cause ? Dans l'existence mondaine, tu ne vois que riantes images. Est-ce bien la réalité ? Prête l'oreille : du monde s'élève une rumeur qui parvient jusqu'à nous : est-ce un chantant murmure de bonheur plus qu'un gémissement de douloureux ennui ? »

— « De l'avenir que j'espère les larmes ne seront point absentes, je le sais ; mais, pour me consoler, j'aurai du moins ces « riantes images ». Si vous me les enlevez, que me restera-t-il ? »

— « Tu le demandes, ingrat ? Ce qu'il te reste ?

. . . . . « **Moi !**

« **Moi**, dis-je, et c'est assez. » . . . .

Le jeune homme sortit ; il pleurait.

(à suivre) DES NEIGES.